

The book cover features a stylized illustration. A large, bright orange mountain peak is the central focus, with a dark silhouette of a tree on its slope. The sky is a pale, hazy blue, with three birds in flight. The foreground is filled with dark, silhouetted evergreen trees. The title and author's name are printed in a bold, textured, black font.

**LA
PROMESSE
DE
L'ARBRE**

P. MASSARD

Pierre Massard

La Promesse de l'arbre

© Pierre Massard, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0737-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'ai la nostalgie d'une de ces vieilles routes sinueuses et inhabitées qui mènent hors des villes... Une route qui conduise aux confins de la terre... Où l'esprit est libre.

— Henry David Thoreau

Il ne reste plus que moi dans la petite église de Saint Bernard. Moi et une dizaine de cadavres, les yeux grands ouverts, le sourire aux lèvres pour ceux dont le visage n'a pas été défiguré par la mitraille.

Je me suis réfugié à l'intérieur du clocher qui domine la place du village, l'assaut final ne va pas tarder, des pains d'explosifs ont été posés sur la grande porte en bois sculptée il y a de nombreux siècles. On y voit une incroyable farandole de gueux d'un autre temps tirer la langue et montrer leur cul, main dans la patte d'animaux improbables et de joyeux démons. Par ma faute tout ce joli petit monde va bientôt partir en fumée et copeaux.

Non, pas de mea culpa, j'ai juste montré une voie possible, un autre lendemain, et tous m'ont suivi en connaissance de cause, enfin presque, quand je me remémore le début de notre aventure, rien ni personne n'aurait pu prédire une si funeste fin...

Une grosse voix rocailleuse me fait sursauter, c'est le médiateur du GIGN ou du GIPN, je sais plus, il nous demande de nous rendre, de sortir, que c'est fini, puis silence. Passage de mégaphone, le préfet cette fois-ci, le même baratin avec la menace en prime, dans quinze minutes c'est l'hallali. Ils sont tous masqués, de nos jours, même la mort porte un masque.

Pauvres cons, les morts ne se rendent pas, ils sont déjà partis, loin, très loin. Bon, c'est vrai, je suis encore vivant mais c'est juste une question de temps et ça va vite être réglé.

Je pisse le sang, je me suis ramassé une balle dans la cuisse, je fais un garrot avec ma ceinture comme je l'ai vu faire dans les films, ça a l'air de fonctionner mais je me sens faible, très faible et une ritournelle trotte dans ma tête en boucle, *je me souviens, je me rappelle...*

1

Cinq ans plus tôt, je tenais une petite boutique de modélisme dans le quartier ancien d'une grande ville. Le client se faisait rare, les maquettes, les petits soldats, les trains, c'était plus à l'ordre du jour, dépassés, fossilisés, enterrés.

L'avenir, c'était les drones, tous les représentants voulaient m'en fourguer.

— Vous allez voir, c'est le futur, on peut même les diriger avec son portable. Ça va faire un carton pour les fêtes.

Carton ou pas, je m'en tapais, j'avais tort, je le savais mais je voulais pas de ces merdes électroniques chez moi.

Alors, arriva l'inévitable, je dus mettre mon fonds en vente au grand regret d'une poignée de fidèles, désespérés par mon geste mais résignés. Internet leur tendait ses griffes virtuelles dans lesquelles ils ne manquaient pas de tomber. Certains, même, commençaient à m'en louer les vertus, c'était rapide, moins cher et « C'est pas contre vous mais il y a plus de choix ».

Ça faisait mal à entendre, il était temps de tourner la page. Par bonheur, le magasin étant bien situé, les éventuels repreneurs ne manquaient pas, j'avais le choix, pour une fois...

« Icare-Trains et modélisme » s'effaça au profit de « Hawaiian Poke Bowl ». Pour les ignorants, le Poke Bowl c'est la nouvelle tendance healthy venue d'Hawaï, en français c'est un bol de riz avec du poisson cru, des algues et deux trois autres ingrédients au choix. En gros, c'est juste un sushi éclaté au prix explosé. Le nouveau proprio en bavait d'avance :

— Sur un bol à 12 euros, je me fais 10 euros de marge, c'est du délire.

Je le laissai délirer et encaissai mon chèque, j'avais pas mal vendu mais pas assez pour tenir jusqu'à la retraite, l'avenir se dessinait en gros point d'interrogation dans un ciel volontiers maussade.

Puis les nuages s'estompèrent avec le printemps et le retour des vides-greniers. Je sillonnais la région sous un soleil de plomb, méthodique, des

banlieues merdiques aux bleds perdus, rien ne m'échappait J'achetais, je revendais, j'échangeais : bandes dessinées, militaria, vieilles maquettes, vinyles, affiches Mon F2 s'était petit à petit métamorphosé en brocante, c'était le bordel total, la place manquait, mais je me débrouillais, ma passion bouclait les fins de RSA et d'APL.

Ni heureux, ni malheureux, ni pauvre, ni riche, j'étais comme la plupart de mes congénères, dans l'entresol, aspirant à la terrasse du dernier étage tout en craignant la relégation de la cave.

En deux malheureuses années, Macron et ses mignons avaient achevé la dissolution du pays, une atmosphère de guerre civile larvée gangrénaient les consciences. On évitait certains sujets pour pas se fâcher, que ce soit en famille ou entre amis. Les Gilets Jaunes tournaient en rond chaque fin de semaine, cernés par les flics et les journalistes qui leur indiquaient la falaise la plus proche.

La mondialisation heureuse s'était transformée en sodomisation douloureuse, la majorité d'entre nous avait mal au cul mais peu osaient l'avouer.

— On n'y peut rien, c'est pas nous qui décidons.

Le mantra des résignés à l'abattoir, l'excuse de ceux qui n'en ont pas. Tous n'étaient pas touchés mais peu résistaient hormis derrière leur clavier.

Les habitants des grandes villes étaient les pires, « bien protégés par deux mille ans de servitude et quelques clous sur la chaussée » ils régnaient en maître sur la collectivité, imposant leurs lubies diverses au détriment de tous.

Le barbu tatoué en vélo ou trottinette était devenu mon cauchemar, qu'il soit en short ou en costard. Pour résumer, l'urbanité me faisait gerber, j'aspirais à la ruralité mais l'âge et la routine m'avaient scotché sur le pavé.

J'errai encore quelques temps comme ça, un peu largué, d'habitudes en certitudes, de cuites en cuites jusqu'à ce fameux dimanche de juin qui allait tout emporter.

J'étais parti à l'aube, destination saint Bernand, un patelin paumé au bord de l'Ardèche, une petite brocante de cambrousse comme je les affectionnais, les dernières où l'on pouvait encore faire des bons coups.

Le soleil tapait déjà comme un sourd sur la bâche de la 2CV, je dégoulinais de sueur, le radio-k7 crachait un vieux tube de Nino Ferrer quasiment couvert par le bruit du moteur, je fonçais tout droit, une main accrochée au volant, une bière bien fraîche dans l'autre.

Trois cannettes plus tard, j'arrivai à destination, pas grand monde à première vue, je me garai sans difficulté devant une baraque en ruine et rejoignis la place du village où une cinquantaine de brocanteurs en herbe attendaient patiemment le chaland, à l'ombre d'une magnifique église mérovingienne.

Une forte odeur de charbon de bois et de merguez parfumait l'air ambiant, réveillant mon appétit. Deux moustachus en short et marcel tenaient le stand, la quarantaine avancée et bronzée, ils servaient des blancs limés à trois ancêtres assis sur des tabourets dépareillés.

— Bonjour, une merguez et un blanc, s'il vous plait.

— Moutarde ou ketchup ?

— Moutarde.

— Et voilà, ça fera 4 euros. Vous êtes venu pour la brocante ?

— Non, pour l'église.

Le type me regarda avec ses gros yeux noirs :

— L'église, qu'est-ce qu'elle a l'église ?

Je le sentis nerveux tout à coup, ma plaisanterie avait fait flop.

— Je blaguais, évidemment que je suis venu pour la brocante.

— Excusez, mais avec toutes ces histoires on devient méfiants, vous êtes pas du coin, alors..

— Quelles histoires ?

— Ben le vandalisme, les cimetières, les églises, les calvaires, y respectent rien ces fils de putes. Ça fait des mois que ça dure, tous les villages sont touchés, enfin, pas tous, ici on a encore rien eu, alors on est sur nos gardes.

— Je comprends, de toutes façons de nos jours tout part en couille.

— Ouais, comme vous dites.

Il était temps de clore la conversation qui je le sentais allait vite tourner au Café du Commerce.

— Allez, c'est l'heure d'aller chiner, bonne journée.

— À vous aussi, repassez à midi, on fait les caillettes, vous m'en direz des nouvelles.

— Ok, pas de problème, à tout à l'heure.

Arrivé à la moitié de la place, je commençais à me décourager, rien à me mettre sous la dent, que de la drouille. J'avancais lentement l'œil aux aguets, rien, toujours rien, attends, putain, c'était quoi cette pile de vinyles.

Je m'agenouillai, et commençai à faire défiler les galettes, que du bon, du pressage original : Kinks, Animals, Stones, et perdu au milieu un diamant, le quatre titres français des 13th Floor Elevator, mythique groupe psychédélique texan. Je tenais une petite fortune dans mes mains.

— C'est deux euros les 45, quatre euros les 33.

Deux pieds aux ongles jaunes et griffus me parlaient, je redressai la tête pour découvrir une créature toute droit sortie des seventies.

Elle portait un vieux Levi's usé jusqu'à la trame, des sandales en cuir et un maillot de corps aussi délavé que le bleu de ses yeux. Les profondes rides qui sillonnaient son visage tanné par le soleil et son nez d'oiseau lui donnaient un petit air amérindien que renforçaient ses cheveux noir cendré retenus en arrière par un catogan. Les années avaient pour partie effacé la multitude de tatouages qui ornaient ses bras musclés par la vie en plein air, seuls survivaient encore une pyramide, un bouddha assis, une tête de dragon et un arbre stylisé. Mi Geronimo, mi Charles Manson, c'était le mix parfait.

— Si vous me prenez le tout, je vous fais un prix.

Il avait une voix à manger des cailloux le matin au petit déjeuner.

— Ok, combien ?

— 100 euros, c'est pas cher.

C'était même donné, j'avais honte, il y en avait au bas mot pour 2000 euros ... la malédiction du Net n'avait semble-t-il pas touché cet endroit. Je lui en proposai 200 histoire de calmer ma conscience rétive.

— C'est bien la première fois qu'on me propose plus que ce que je demande, enfin bon, comme vous voulez. Et les bouquins, là, ça vous branche pas, on sait jamais ?

Je jetai un coup d'œil aux deux cartons remplis à ras-bord : Lanza del Vasto côtoyait Michel Lancelot, Tolkien et Crumb ainsi que des manuels pour créer la communauté parfaite et faire pousser des légumes.

Je choisis quelques bandes dessinées et une dizaine d'Actuel première génération.

— Combien ?

— 10 euros, ça va ?

— Oui, tenez.

— Si vous voulez, j'ai encore plein de vieilleries chez moi, vous voulez venir voir ? On boira un coup, y fait chaud, j'en ai ras le cul d'être au garde à vous sur cette putain de place, de toutes façons vous m'avez fait la journée et j'ai fait la vôtre aussi, non ?

J'haussai les épaules en guise d'assentiment.

— Ça peut se faire, vous habitez loin ?

— Non, 500 mètres à peine, je plie et on y va.

Je l'aidai à ranger son bordel sur deux diables rouillés et nous voilà partis, moi tirant l'un et lui l'autre.

— À propos, moi c'est Pierre mais tout le monde m'appelle Pierrot, et vous ?

— Julien et tout le monde m'appelle Julien.

L'ébauche d'un sourire éclaira son visage, révélant par la même occasion une dentition jaunâtre.

— Vous êtes un marrant, vous, le style pince-sans-rire, j'aime bien, maintenant qu'on a fait connaissance on peut se tutoyer, non ?